

consommation. Aussi, quelles incroyables transformations a-t-il subi ! Il se meut lentement et difficilement, lui autrefois si habile travailleur et si infatigable marcheur ; il est devenu gros, épais, lourd, gras et paresseux. Il n'aime à prendre que très-peu d'exercice, il mange beaucoup et se repose longtemps. Toute la masse d'aliments qu'il absorbe est employée sans relâche à la formation de la graisse. Sa production est donc toute intérieure et fait la fortune des cultivateurs qui possèdent tous les moyens et les débouchés propres à cette troisième période.

Les procédés culturaux et les instruments de culture sont encore plus perfectionnés, le bœuf comme moteur a été remplacé par le cheval, travailleur bien autrement rapide, mais exigeant une nourriture bien plus recherchée.

La vache s'est aussi transformée ; c'est encore une forte laitière, son lait a pu même augmenter en quantité et en qualité ; mais la durée de la lactation n'est plus aussi longue. Elle produit pour les besoins. Le laitage n'est pas demandé en aussi grande abondance que dans la seconde période. Pourvu que le veau reçoive une nourriture assez abondante pour qu'il puisse prendre un développement rapide, on n'en demande pas plus. Aussi la vache tarit-elle généralement vers l'époque où le sevrage naturel devait se faire. Puis immédiatement après que le veau est sevré, la vache s'engraisse et serait bientôt prête pour la boucherie si on le jugeait à propos. Enfin, dans cette phase du progrès agricole, toutes les forces productives des animaux de l'espèce bovine, mâles ou femelles, se concentrent vers un but unique, l'engraissement, la production de la viande et tout le système est tellement organisé que toute la vie de l'animal ne semble être qu'un acheminement vers cet objet.

Ainsi, l'utilité agricole de l'espèce bovine a eu pour point de départ l'exécution des travaux de culture et a pour but, pour point d'arrivée, la production de la viande et sa destination à la boucherie.

Voilà les deux bouts de l'échelle. Mais entre ces deux extrémités il y a plusieurs échelons à franchir. Le bœuf travailleur que nous trouvons au haut se transforme peu à peu, par la force des choses, par les besoins croissants des populations voulons-nous dire. Tous les peuples ne progressent pas également vite sous ce rapport, cela dépend en grande partie des demandes plus ou moins pressantes de la consommation ; mais les progrès, pour être plus lents n'en sont pas moins effectifs.

Dans cette transformation que nous signalons ici, on a commencé d'abord par demander moins de travail de la vache, puis cette dernière a été déchargée de tout travail pénible pour n'être employée qu'à la production exclusive du lait. Ensuite est venu le tour du bœuf lui-même, on lui a permis une marche moins rapide et des efforts moins constants, puis, on l'a remplacé en partie par le cheval, et enfin, le cheval a été seul chargé de l'exécution des opérations agricoles. En même temps le bœuf s'est vu peu à peu destiné exclusivement à la boucherie.

Les avantages du travail des bœufs sur celui des chevaux ont été longuement et souvent discutés, et la question n'a pas encore pu recevoir une solution générale.

Nos lecteurs doivent maintenant comprendre pourquoi il en doit être ainsi. Le travail des bœufs et celui des chevaux répondent à des situations différentes. Dans un état moins avancé de l'art agricole, l'emploi du bœuf comme travailleur a seul été possible, il était sobre, rustique, remarquable par sa forte charpente, par ses formes anguleuses et par son tissu musculaire énergique ; il répondait parfaitement aux besoins alors existants. Plus tard, les besoins changeant ou augmentant, la production végétale s'améliorant, il a fallu et on a pu substituer le cheval au bœuf. Peut-être le cheval sera-t-il lui-même, dans un avenir plus ou moins éloigné, remplacé entièrement ou en partie par un autre moteur autrement puissant et énergique,

la vapeur.

En Canada, notre population bovine est dans la seconde période, la période de transition, mais elle incline beaucoup plus vers l'emploi exclusif à la production de la viande que vers l'extrémité opposée, l'exécution des travaux agricoles. Ce n'est que par exception que l'on voit quelques bœufs employés de temps en temps comme travailleurs.

La marche constante de la masse des cultivateurs vers l'utilisation des bœufs uniquement comme animal de boucherie n'est invisible que pour les aveugles.

Cette marche paraît trop lente aux yeux d'un grand nombre. D'intrépides améliorateurs prennent l'avant gourmandant à droite et à gauche leurs voisins retardataires. Cette précieuse avant-garde plus ou moins intelligente, plus ou moins heureuse éclaire la route, fait souvent des chûtes, quelquefois obtient de grands succès ; mais les unes et les autres servent de jaloux qui guident la masse des cultivateurs et lui donnent une grande sécurité dans une voie pleine de dangers.

Tout cela est dans l'ordre. Il est bon, nécessaire même que quelques hommes de progrès prennent le devant ; mais ne soyons pas trop surpris si la masse des cultivateurs ne va pas aussi vite que les éclairateurs. Soyons heureux de constater que le départ est effectué depuis longtemps et puisqu'il y a départ soyons persuadés que l'on touchera au but tôt ou tard. Les améliorations que notre population bovine a subi depuis quelques années sont palpables, les générations actuelles sont bien moins imparfaites que celles qui les ont précédées et celles qui leur succéderont le seront encore moins que les dernières. Cette transformation est inévitable et il en sera ainsi jusqu'à ce que la perfection soit obtenue. L'espèce bovine progresse et avec elle toute l'agriculture en général ; si le progrès est lent, du moins il est sûr ; inutile alors de se lancer à bride abattue sur une route encore peu connue.

Il est nécessaire, dans toute amélioration, que la majorité des praticiens avancent avec sagesse et en toute connaissance de cause, appuyée sur l'expérience acquise ; car si tout le monde se livrait inconsidérément aux hasards des innovations et adoptait hors de propos des pratiques que l'expérience n'aurait pas complètement sanctionnées, la fortune agricole de tout le pays serait bientôt compromise.

Les expériences sont nécessaires pour guider le progrès agricole ; mais si elles sont mauvaises, elles rebutent les moins entêtés ; si elles sont faites en sens contraire des besoins des populations, elles sont nuisibles à l'agriculture, et au lieu de hâter l'amélioration, elles la retardent.

Ce serait donc retarder notre progrès agricole que de chercher à améliorer nos bêtes-à-cornes bonnes laitières, par l'emploi des reproducteurs de races travailleuses ; mais ce serait aussi mauvais de verser de trop fortes doses de sang durham tout chair, dans les veines de notre race laitière anguleuse et peu charnue.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Le parlement fédéral a été prorogé le 12 mai. Cinquante-sept projets de loi ont été sanctionnés, et, entr'autres, les projets de loi relatifs aux banques, au cours monétaire, au recensement et à l'organisation politique du Nord-Ouest.

L'honorable premier ministre de la Puissance du Canada, Sir J. A. McDonald, est dangereusement malade. S'il échappe à la mort, il devra, dit-on, se condamner à plusieurs mois de repos pour se rétablir parfaitement.

Le gouvernement anglais s'est engagé à envoyer une escadre